

1 LES PREMIERS CHRÉTIENS À REIMS



Figure 1 – La louve, Romulus et Remus (Musées du Capitole) – photo TD



Figure 2 – L'Empereur Constantin (Musées du Capitole, Rome) – photo TD



Figure 3 – Saint Sinice et saint Sixte, l'identification est sujette à caution (il s'agirait d'apôtres), portail méridional de Saint-Remi – photo TD



Figure 4 – Nicaise, statue sur le portail des saints de la cathédrale portail du croisillon nord, ébrasement de droite – photo TD

Les origines

Selon la légende, Reims a été créée par Remus, l'un des frères fondateurs de Rome. En réalité, les Rèmes ont fondé en 80 avant notre ère l'actuelle cité à la place d'un ancien oppidum « Durocorter », qui signifie la « forteresse ronde » en langue celtique. Sous domination romaine, la ville acquiert le statut de capitale de la province de Belgique. Le peuple des Rèmes se trouve ainsi récompensé de sa fidélité à l'empire romain et à César pendant la guerre des Gaules. Ce serait, toujours selon la légende, César lui-même qui aurait latinisé le nom celtique Durocorter en « Durocortorum ». Sous le Bas-Empire, à l'instar d'autres cités gauloises, Reims change son nom romain pour reprendre le nom de l'ancien peuple gaulois qui l'habitait jadis, les Rèmes. C'est alors une ville avec une emprise de 500 hectares aux limites marquées par ses quatre portes monumentales, dont la Porte de Mars orientée vers la Belgique.

Entre l'an 300 et 500, les invasions barbares

C'est au moment des premières invasions barbares que la christianisation débute. Vers 260, dépêché par Rome, Sixte introduit le christianisme dans la cité rémoise avec l'édification d'églises. À sa mort, une église funéraire est bâtie sur son tombeau. Après sa canonisation, saint Sixte va reposer auprès de saint Sinice, son compagnon. Vers 357, les Germains approchent dangereusement des contrées de la province. Face à cette menace, la population se tourne majoritairement vers la nouvelle religion. Longtemps bannie, elle avait été épousée et favorisée grâce à ses réformes, par l'empereur Constantin quelques décennies auparavant (272-337). Les rassemblements de chrétiens se tiennent peut-être dans les crayères, mais plus certainement dans des demeures privées. Cette étape marque le début d'une ère de paix chrétienne.

En 407, d'autres envahisseurs apparaissent, les Vandales. Ils franchissent le Rhin, pillent le nord de la Gaule et forcent l'enceinte de la ville : l'ovale encore subsistant aujourd'hui formé par les rues de Talleyrand, Chanzy, de Contrai et des murs. L'évêque saint Nicaise veut parlementer avec les assaillants. Il fait se réfugier ses fidèles dans la cathédrale et sort sur les marches de son édifice pour tenter de raisonner les Vandales. L'évêque, à genoux, est décapité tandis que sa sœur Eutropie frappe vainement le meurtrier. Saint Florent, saint Jocond et sainte Eutropie sont également martyrisés au cours de la même funeste journée. Une dalle dans la nef de la cathédrale actuelle rappelle l'emplacement de ce terrible épisode. Une autre invasion intervient en 451 avec les Huns qui iront aussi à Paris là où les parisiens sont encouragés par sainte Geneviève.

Les premiers édifices chrétiens

Après ces invasions, Reims est exsangue. Une reconstruction débute avec l'édification de plusieurs oratoires, chapelles et nécropoles, notamment aux abords de l'oratoire Saint-Christophe à l'emplacement de l'actuelle Basilique Saint-Remi. Au V^e siècle est érigée une nouvelle cathédrale en son emplacement actuel. Le poste d'évêque étant vacant, Remi de Reims est appelé à occuper cette haute fonction, à l'âge de 22 ans.



Figure 5 – Vestiges de l'église Saint-Julien, une des plus anciennes églises de Reims – photo TD



Figure 6 – Saint Christophe et Remi (Basilique Saint-Remi) – photo TD



Figure 7 – Détail du tympan : Martyre de saint Nicaise (portail central, cathédrale Notre-Dame) – photo TD

2 SAINT REMI, ÉVÊQUE DE REIMS

La rencontre avec Clovis I^{er}

En 486, après la bataille de Soissons, durant laquelle Clovis défait le romain Syagrius, les vases sacrés en pierre d'agate ont été volés à Reims par l'armée franque. L'anecdote nous est contée par Grégoire de Tours : Remi envoie à Soissons un émissaire auprès de Clovis pour qu'on lui restitue le plus beau des vases volés, car il y tenait par-dessus tout. Le roi et l'émissaire se rendent alors sur le lieu du partage du butin. Clovis demande aux valeureux guerriers qu'on lui remette le vase en plus de sa part de butin pour qu'il puisse tenir sa promesse de restitution. Les soldats répondent que tout le butin lui appartient. Mais, à la surprise générale, un soldat impulsif et léger, frappe le vase de sa hache, le brise et s'exclame : « Tu ne recevras que ce que le sort t'attribuera vraiment ! ».

Clovis avale l'affront et, malgré la rancœur, fait remettre le vase fracassé à Remi. Plus tard, la même année, lors d'une revue sur le Champ-de-Mars, Clovis reconnaît le soldat et lui pourfend le crâne d'un coup de francisque en s'écriant :

— Ainsi as-tu fait au vase de Soissons !

L'amitié entre le roi et l'évêque

Après cet épisode mémorable, le lien entre le roi et l'évêque se noue et se renforce au fil du temps. Remi a négocié avec l'aristocratie locale de Reims la soumission de la ville à Clovis. L'évêque Remi devient alors indissociablement lié à la politique de Clovis pour pacifier les campagnes encore farouches, secourir les plus pauvres et rassurer l'élite gallo-romaine. Car Clovis apparaît à cette caste puissante, restant fidèle à la romanité, comme un recours à l'ordre et à l'autorité. Presque trente années durant, le roi et l'évêque vont forger une relation sincère, d'estime mutuelle et de confiance réciproque.

Le saint

Le vénérable Remi est loué dans toute la chrétienté. Il s'éteint plein d'amour et de gloire à l'âge canonique de 96 ans, le 13 janvier 533.

Dans son testament, saint Remi dote les églises qui portent le nom des « pagi » (les circonscriptions romaines de Castrice, du Porcien, du Vongeois, du Mouzonais), car elles constituent les premières paroisses, les premiers « relais » institués loin de la cité de Reims pour permettre la vie sacramentelle. On note plus loin dans le testament que l'évêque lègue un vase d'argent de dix-huit livres à l'église de Laon qui pourra en faire, après l'avoir refondu, des patènes et des calices. Remi poursuit dans le même document : « quant à l'autre vase d'argent qu'a daigné me donner le seigneur roi Clovis, d'illustre mémoire, que j'ai reçu dans la fontaine du baptême (...) j'ordonne qu'on en fabrique un encensoir et un calice gravé de représentations ».



Figure 8 – Clovis I^{er} et le vase de Soissons (XIV^e)



Figure 9 – Statue de saint Remi (façade occidentale de la Basilique) – photo TD



Remi est alors enterré dans l'oratoire Saint-Christophe qui deviendra l'endroit de la basilique à travers les siècles. En son hommage, la basilique est érigée comme sanctuaire hors du « pomoerium » de la ville, c'est-à-dire hors les murs. Dans sa nef, aujourd'hui, un immense lustre, une couronne de lumière flamboyante de 96 bougies, rend grâce au saint. Cette couronne représente la cité sainte aux murailles d'or et aux 12 tours (personnifiant les apôtres). Entre ces tours se trouvent des séquences de 8 bougies, 8 étant le nombre de la résurrection, de la vie nouvelle. La Jérusalem céleste dépeinte par l'Apocalypse est le terme de la vocation du moine contemplatif, en passant par la médiation de l'Église.



Figure 10 – Remi et Clovis I^{er} par Jacobus de Voragine, *Legenda aurea*, XIV^e siècle. © BNF

3 BAPTÊME DE CLOVIS

Les conquêtes de Clovis

Fils de Childeric I^{er}, Clovis I^{er} (Chlodovechus, 466-511), jeune roi franc salien dispose d'un territoire situé sur l'actuelle Belgique. Il n'a pas encore vingt ans lorsqu'il étend ses possessions vers l'est. Il se coalise avec les autres peuples francs de Rhénanie, puis affronte les Ostrogoths et les Burgondes. Rapidement, un autre peuple germanique le menace, les Alamans, fixés sur les rives du Rhin. Car, les Alamans convoitent Trèves et Cologne, fiefs de ses alliés rhénans. Clovis se porte au secours de son ami Sigebert le Boiteux. Se déroule alors la bataille de Tolbiac (10 novembre 496). Le combat est cependant mal engagé. Sentant poindre la défaite, Clovis suit le conseil de son secrétaire Aurélien et invoque Dieu, le seul et unique dieu de sa nouvelle épouse Clotilde. En effet, celle-ci ne cessait de prêcher depuis leur mariage en 493 et souhaitait que son époux se convertisse au plus vite au christianisme. Clovis promet sa conversion et finalement remporte la bataille !



Figure 11 – Baptême de Clovis I^{er} Daphné du Barry (1996) Parvis de la Basilique – photo TD

La conversion

Tenant sa promesse, Clovis se rend à Reims pour se faire baptiser. La cérémonie se déroule dans la nouvelle cathédrale (à l'emplacement de l'actuelle), conduite par l'évêque Remi de Reims. Clovis est baptisé dans un bassin avec ses deux sœurs, Alboflède et Lanthechilde et, selon la tradition, 3000 de ses soldats. La symbolique du baptême, acte fondateur du royaume, sera reprise quelques siècles plus tard dans la tradition du sacre.

Suite à l'éclatement de l'Empire romain, les Francs ont reconstitué un État appelé à devenir une nation puissante. En mémoire de ce baptême de Clovis légitimant le pouvoir franc, la cathédrale devient la Cathédrale du Sacre. En effet, avec le changement de dynastie, Pépin le Bref initie en 751 la cérémonie du sacre pour légitimer son accession au pouvoir. Homme fort du régime et maire du palais, il vient en effet d'écarter le prétendant naturel au trône Childéric III. Son sacre est donc le moyen de ne pas être accusé d'usurpation.

Héritage du baptême

Les traces du baptistère du baptême de Clovis sont retrouvées sous la cinquième travée de la nef de la cathédrale actuelle. Autre conséquence de cette conversion, les futures conquêtes de Clovis sont menées avec la constante bénédiction du clergé et présentées comme des raids contre les peuples barbares ayant rejeté le Christ.



Figure 12 – Détail de l'ensemble Les Trois Baptêmes (XVII^e) – Clovis – photo TD



En outre, la jeune nation franque de Clovis et plus tard de Charlemagne (Regnum Francorum) devient le royaume fort en Occident. À ce titre, Clovis peut s'enorgueillir du titre honorifique de « Consul des Romains ». Ce mythe fondateur est retenu comme point de départ de la nation française, initiant à la fois sa légende dorée et sa lignée royale.

Remi de Reims a accompagné l'émergence de cette civilisation nouvelle, malgré les risques encourus, il a courageusement protégé la population envers tous les heurts et malheurs qui menaçaient les Rémois.

En 511, à la mort de Clovis, s'ouvre la délicate période de transition. Le royaume des Francs, le Regnum Francorum, est partagé entre les quatre fils du défunt. Fils de la première femme de Clovis, Thierry hérite de la part la plus importante (royaume de Reims ou Austrasie). Fils aîné de la seconde épouse, Clotaire partage l'autre part avec ses deux frères. Clodomir devient roi d'Orléans, Childebert roi de Paris et Clotaire hérite du royaume de Soissons.

Une date non fiable

La date du baptême de Clovis fait débat. La cérémonie se déroule, selon la tradition, non à Pâques jour rituel des baptêmes, mais le 25 décembre en l'honneur du Christ, soit de l'année 496 (juste après Tolbiac), soit en 498 (année la plus communément admise) voire 505 ou 508.

Prière apocryphe de Clovis d'après Grégoire de Tours :

« Ô Jésus-Christ, que Clotilde affirme Fils du Dieu Vivant, toi qui donnes du secours à ceux qui sont en danger, et accordes la victoire à ceux qui espèrent en toi, je sollicite avec dévotion la gloire de ton assistance : si tu m'accordes la victoire sur ces ennemis, et si j'expérimente la vertu miraculeuse que le peuple voué à ton nom déclare avoir prouvée qu'elle venait de toi, je croirai en toi, et me ferai baptiser en ton nom. J'ai en effet invoqué mes dieux, et, comme j'en fais l'expérience, ils se sont abstenus de m'aider ; ce qui me fait croire qu'ils ne sont doués d'aucune puissance ; eux qui ne viennent pas au secours de ceux qui les servent. C'est toi que j'invoque maintenant, je désire croire en toi ; pourvu que je sois arraché à mes adversaires »

— Rapportée par Grégoire de Tours dans son Histoire des Francs, chap. II.



Figure 13 — Baptême de Clovis — Tombeau — Basilique Saint-Remi (XVI^e) — photo TD



Figure 14 — Procession de la Sainte Ampoule, enluminure, Paris, © Bibliothèque nationale de France, Ms. lat. 1246, fol. 4 © Bibliothèque nationale de France



Figure 15 — Onction du roi et rite de l'épée, enluminure, Paris, © Bibliothèque nationale de France, Ms. lat. 1246, fol. 17.

4 LES BÉNÉDICTINS DE LEUR PREMIÈRE INSTALLATION - VERS 760 - À NOS JOURS



Figure 16 – L'évêque Tilpin fonde une abbaye de Bénédictins sur le tombeau de saint Remi (codex Palatinus Gerpanicus 112 © Bibliothèque de l'université d'Heidelberg).



Figure 17 – Planche du XVII^e par Dom Michel Germain représentant l'Abbaye Saint-Remi. © BNF



Figure 18 – Gravure anonyme – Sacre de Louis XV (l'abbé de Saint Remi apportant la Sainte Ampoule à la cathédrale) – XVIII^e. © Fonds Bibliothèque Municipale de Reims

Les origines

Dès l'inhumation de saint Remi, le tombeau en son sanctuaire est considéré comme un haut lieu de pèlerinage. La renommée de saint Remi est entretenue par les familles aristocratiques d'Austrasie et de Neustrie pendant la période mérovingienne. La ville de Reims perpétue cette mémoire et son statut de capitale du diocèse. Puis elle devient siège épiscopal sous Tilpin (748-795). Reims est alors une cité florissante, point névralgique entre la partie occidentale et la partie orientale du royaume des Francs.

Vers 760, sous Pépin le Bref, l'archevêque Tilpin fonde une abbaye de Bénédictins sur le tombeau de saint Remi. Les Bénédictins adoptent la règle de saint Benoît (Benoît de Nursie), qui avait fondé vers 529 le célèbre Mont Cassin, puis rédigé sa règle dans les années qui suivirent (530-550). Les abbés de Saint-Remi voient leurs pouvoirs s'élargir et pourvoient au fonctionnement comme aux travaux de l'église. L'essor du culte de Remi prend une tournure politique sous les Pépinides (ou Pippinides, dynastie de la noblesse franque d'Austrasie composée des membres de la famille de Pépin). Afin d'insuffler un lignage légitime, on renoue avec la tradition du sacre et on fait appel à la figure du saint. Chaque nouveau roi carolingien voulant être considéré comme jadis Clovis, le protecteur de la Nation.

Vers 852, l'archevêque et abbé de Saint-Remi Hincmar (806-882) demande la reconstruction de l'édifice abritant les reliques de saint Remi et la Sainte Ampoule. L'image du saint du peuple franc inspire le prélat. « *L'apôtre des francs* » (selon l'expression employée dans *Vita Remigii* en 882 par Hincmar), Remi n'en était pas moins cette figure glorieuse parlant d'égal à égal avec le roi. Un prestige dont souhaite justement s'enorgueillir son successeur, Hincmar !

Jusque 945, l'abbé de Saint Remi est l'archevêque de Reims. Après cette date, les moines élisent leur supérieur, le premier abbé élu étant Hincmar II (abbatit de 945 à 967).

Plusieurs campagnes de travaux se succèdent. En 1010, l'abbé Airard (abbatit de 1009 à 1036) lance une importante phase de reconstruction. Il imagine une grande église romane, la plus vaste de la chrétienté après Saint-Pierre de Rome ! Après trente années de dur labeur, ses plans sont remaniés, car jugés trop ambitieux et trop coûteux par l'abbé Thierry (abbatit de 1036 à 1048), son successeur. L'abbé Hérimar (abbatit de 1048 à 1076) achève les travaux avec le transept et la toiture. L'abbatiale avec rang de basilique funéraire est consacrée par saint Léon IX, le 2 octobre 1049.



L'organisation de l'abbaye

La vie de l'abbaye s'organisait autour du grand-cloître. À l'est, la salle capitulaire, au nord, les cuisines et le réfectoire. Au sud de l'abbatiale se tenait une aumônerie dans une chapelle dédiée à saint Laurent. Le logis de l'abbé se situait au nord du grand-cloître. L'infirmerie, avec une chapelle dédiée à saint Christophe, se plaçait à l'est de la salle capitulaire. Cette salle est une merveille du XII^e, avec des colonnes élancées, des croisées d'ogives majestueuses et des chapiteaux sculptés de toute beauté.

Pierre de Celle devient abbé de Saint-Remi en 1162. Il va entrer dans l'histoire de ces lieux car il conduit jusque 1180 une réorganisation intense de l'architecture de l'abbatiale et du cloître. Le portail roman est remplacé par un de style gothique. La nef est prolongée de deux travées voûtées. Un nouveau chœur est érigé, plus profond et doté de cinq chapelles rayonnantes. Encore aujourd'hui, l'édifice présente l'organisation et l'élévation voulues par Pierre de Celle. (cf. chapitre 5)

Les Grands-Prieurs

La vie monastique, florissante au XII^e siècle, décline après la guerre de Cent Ans. Malgré les travaux dans la basilique conduits par Pierre de Celle (1162-1180) et ses successeurs, l'influence du site continue de décroître. Sous Louis XI en 1482, l'abbaye passe en commende, dirigée par un Grand-Prieur. Le premier d'entre eux est Robert de Lenoncourt, l'archevêque de Reims. Si la majorité des abbés commendataires délaisseront l'abbaye, de Lenoncourt conduit d'importants travaux en faisant édifier le portail du transept sud. Il fait également réaliser la série de 10 tapisseries représentant la vie de saint Remi exposée au Musée Saint-Remi. Robert de Lenoncourt sacre le Roi François I^{er} le 25 janvier 1515 en portant la Sainte Ampoule conservée précieusement par l'abbaye. En 1627, Athanase de Mongin introduit la réforme de l'ordre de Saint-Benoît. L'abbaye adhère à la congrégation de Saint-Maur.



Figure 19 – Vue de la rue Simon – photo TD



Figure 20 – La cour d'honneur de l'abbaye – photo TD



Le déclin

Dans la nuit du 15 au 16 janvier 1774, l'abbatiale et les cloîtres de Saint-Remi sont presque entièrement réduits en cendre par un terrible incendie provoqué dit-on par le jeune Talleyrand, qui, confié aux moines, avait oublié d'éteindre une chandelle. Les 900 manuscrits et 20 000 volumes de la bibliothèque sont détruits dans cette catastrophe. Parmi eux, le célèbre texte des fables de Phèdre, le cartulaire connu sous le nom de polyptyque de Saint-Remi, entamé par l'évêque de Reims, la collection des actes capitulaires et deux histoires inédites de l'abbaye, par les bénédictins dom Égée et dom Levacher.

Sont miraculeusement épargnés des flammes le livre des Origines de saint Isidore (750), le pontifical de l'archevêque Hincmar (780), un sacramentaire de saint Grégoire (799) et les Heures de la reine Emma, épouse de Louis d'Outremer. Reconstitués après l'incendie, les bâtiments de l'abbaye épousent le style moderne. L'architecte Louis Duroché restaure la cour, l'escalier et la façade actuelle.

Le 13 février 1790, l'Assemblée constituante prononce l'abolition des vœux monastiques et la suppression des congrégations religieuses. Les ecclésiastiques sont expulsés en 1793. L'abbaye sert alors de caserne militaire, transformée en hôpital militaire de 1796 à 1816, puis en Hôtel-Dieu à partir de juin 1827. Elle devient l'hôpital civil de 1905 jusqu'à l'entre-deux-guerres. Aujourd'hui, les locaux de l'abbaye abritent le musée Saint-Remi d'histoire et d'archéologie de Reims. L'abbatiale est redevenue église paroissiale, toujours avec le titre de basilique. L'ancienne abbaye royale bénédictine et la basilique ont été classées patrimoine mondial par l'UNESCO en 1991.



Figure 21 — Détail de la Tapisserie de la Vie de Saint Remi — photo TD

5 L'ARCHITECTURE DE LA BASILIQUE

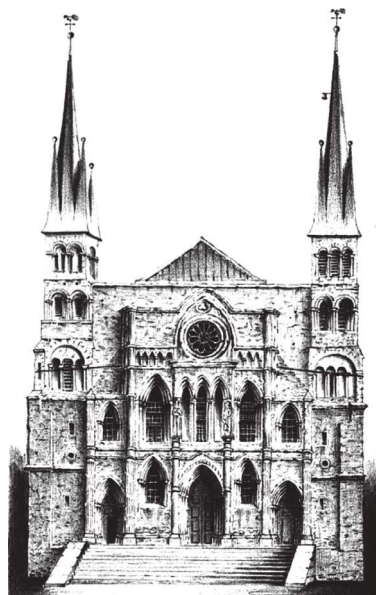


Figure 22 — La façade occidentale avant la restauration du début du XIX^e — collection TD

La Basilique, une œuvre des siècles

Depuis ses origines, la Basilique a fait l'objet de modifications, d'agrandissements et d'embellissements successifs. Avant sa mort, Remi avait formulé le vœu d'être inhumé dans la basilique Saint-Timothee, auprès des premiers martyrs rémois. Toutefois, compte tenu de leur vénération et de l'émotion suscitée par la disparition de leur évêque, les fidèles préfèrent lui dédier un édifice libre de toute autre présence sacrée. Leur choix se porte sur la chapelle Saint-Christophe, un petit oratoire construit dans les années 320.

Rapidement, vers 535, le monument choisi est agrandi et doté d'une crypte pour recueillir les reliques. En 568, Grégoire de Tours cite ce tombeau comme un haut lieu de pèlerinage. Son architecture est simple avec une abside en cul-de-four, une charpente en bois typique du VI^e siècle. Ce n'est qu'au X^e siècle qu'on amorce des travaux de protection avec la construction de remparts autour du bourg qui s'est constitué autour de l'abbaye. Avant l'an mil, l'édifice menace cependant ruine. Élu en 1007, l'abbé Airard conçoit peu de temps après son élection un projet de grande ampleur, en dotant les plans de la basilique de 5 nefs soit un vaisseau central et deux collatéraux de chaque côté. Cette ambition, encore démesurée pour son temps, ne sera jamais concrétisée.

La consécration de 1049

Le successeur, l'abbé Thierry, lance une refonte entière des travaux déjà accomplis, on abat les collatéraux et on érige un édifice aux proportions harmonieuses, dans le plus pur art roman. Couronnement de cette campagne extraordinaire, Léon IX, le pape vient consacrer la basilique le 3 octobre 1049, profitant d'un concile où est entamé la réforme disciplinaire de l'Église. À cette occasion, le pape condamne le mariage de Guillaume le Conquérant (dit le Bâtard) avec sa cousine Mathilde de Flandre. Ceux-ci, pour se faire pardonner, ont construit à Caen l'Abbaye aux Hommes et l'Abbaye aux Dames. La basilique est alors le plus vaste édifice de la chrétienté au nord de la Loire, à peine plus courte que la Basilique Saint-Pierre de Rome édifée sous Constantin. Arrive l'âge gothique au milieu du XII^e siècle. Un autre grand édifice rémois mobilise un chantier important, la cathédrale Notre-Dame où débute une phase de reconstruction de la façade et du chevet. La campagne suivante, dès 1211, sera celle de la cathédrale actuelle.

À partir de 1163, l'abbé Pierre de Celle engage des travaux pour sa basilique afin d'introduire le nouvel art dominant, l'art gothique. Pierre de Celle est originaire de la noblesse champenoise. Abbé de Montier-la-Celle en 1145 (dont il tire son nom), il devient abbé de Saint-Remi en 1162, il terminera sa carrière comme évêque de Chartres (1180-1183). Sous cet abbé entreprenant, le porche roman est repris entre 1165 et 1175 et la nef est allongée de deux travées.

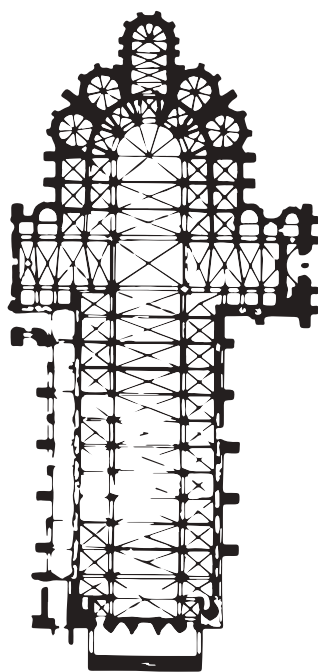


Figure 23 — Plan de la basilique. Le côté nord est engagé dans l'abbaye contiguë.

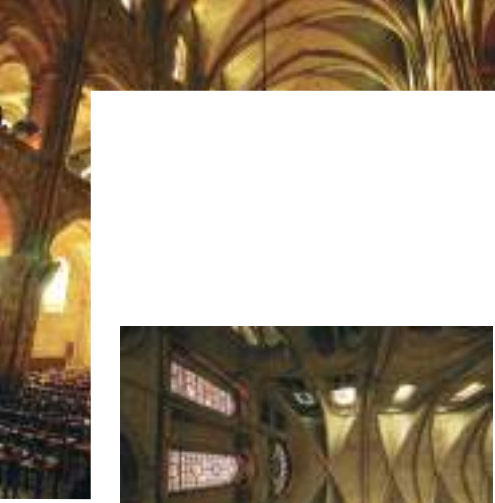


Figure 24 – Voûtement en croisée d'ogives de la fin du XII^e – photo TD



Figure 25 – Spectaculaire vue de la nef et des bas-côtés romans – photo TD



Figure 26 – Portail du XVI^e de la façade du transept sud – photo TD

Entre 1185 et 1200, la voûte de la nef est ensuite surélevée, rebâtie en croisées d'ogives et le vaisseau de la nef est doté de nouvelles colonnettes de soutènement pour cette opération.

Enfin, l'abside est reconstruite avec des chapelles rayonnantes (après 1175 et jusque 1185). Ces travaux d'importance auront coûté 1 500 livres (Suger à la même époque mobilisait 200 livres par an à Saint-Denis). De ce fait, la basilique arbore vers 1190, sous les abbatiats de Simon et Pierre II, un style romano-gothique même si le roman domine toujours. La lumière diffuse à travers les oculi ajoutés au seuil de la voûte. Cette architecture est considérée comme un jalon considérable dans le développement du gothique avec l'emploi systématique des arcs brisés et de l'arc-boutant.

Fin du Moyen-Âge et Renaissance

On élève fin du XIV^e un clocher à la croisée du transept qui ne survivra pas à la révolution. Au XV^e et XVI^e siècles, l'architecture est influencée par la Renaissance et le Baroque. L'abbé commendataire Robert de Lenoncourt commande un nouveau portail pour la façade du transept sud, allongeant ainsi le porche. L'ensemble est traité avec des fenêtres en gothique flamboyant et un ambitieux groupe sculpté comprenant des statues, des corniches, des mascarons et des pilastres. Érigée entre 1648 et 1714, la clôture du chœur dote le sanctuaire d'une somptueuse délimitation. Dans le chœur se dresse le tombeau de Remi, lequel a été remanié à travers l'histoire, il affiche de nos jours un magnifique style renaissance avec un statuaire datant du XVI^e.

XVIII^e et XIX^e siècles

L'Assemblée constituante, le 13 février 1790, abolit les vœux monastiques et interdit les congrégations religieuses. Les ecclésiastiques sont expulsés de l'abbaye en 1793. Au même moment, le mausolée de la basilique est vandalisé, le corps du saint profané, la Sainte Ampoule brisée publiquement sur la place Royale par le proconsul Philippe Rühl. La Basilique et son abbaye jadis royale subissent le mépris et les dégradations que connaissent les lieux rattachés à l'Ancien Régime. Lors du sacre de Charles X, en 1825, la question de nouveaux travaux se pose car l'état de la Basilique inquiète. On dépêche des architectes, on pare au plus pressé. Puis en 1828, la véritable campagne de travaux commence. On modifie et solidifie la façade occidentale. En 1837, une partie des voûtes s'écroule. Sous la direction de Narcisse Brunette, les voûtes sont rétablies en bois et plâtre pour plus de légèreté. En 1841, le classement au titre des monuments historiques sauve définitivement l'édifice. La tour nord est totalement reconstruite en 1844 ainsi que le pignon de la façade.

6 L'ART CHRÉTIEN : UN LANGAGE DE FOI POUR LE PRÉSENT

L'architecture, langage universel

Toute de pierre et de verre, la Basilique délivre un message spirituel. Tout visiteur est marqué par l'harmonie et la sérénité qui se dégagent de ces lieux. Le monument exprime sagesse, compassion et foi depuis un millénaire, suivant la longue tradition souhaitée par les premiers architectes qui voulurent rendre hommage au saint vénéré. Le sanctuaire s'organise avec la forme classique de toute église, en croix, orientée, c'est-à-dire l'abside du chœur tournée vers l'est, au soleil levant.



Figure 27 – La couronne de lumière au-dessus de la nef – photo TD



Figure 28 – Détail d'un vitrail détruit (fin XII^e) pendant la Grande Guerre et remonté dans un vitrail nouveau – photo TD



Figure 29 – Les Trois Baptêmes (1610) – photo TD



Figure 30 – Mater Dolorosa (1542) – photo TD

Les vitraux et la statuaire

Une collection inestimable de vitraux du XII^e au XX^e siècles ont pour thèmes la Bible, les rois, les prélats tel saint Remi. Les plus remarquables subsistent au-dessus du chœur, avec quelques baies qui comptent parmi les plus anciennes d'Europe (1150 à 1180) comme la grande crucifixion au centre, la vierge Marie entourée d'apôtres, de prophètes et de saints au niveau supérieur. Datant du XII^e siècle, ces vitraux ont été récupérés en partie de l'église romane, puis remontés avec des ajouts postérieurs. Les vitraux de la nef représentent une étonnante galerie de portraits où se mêlent rois francs et prophètes. Les autres vitraux sont plus récents.

Ainsi, dans le portail ouest, la rose centrale date de 1841, ainsi que les deux grandes fenêtres retraçant la vie de saint Remi. Dans les transepts, les verrières sont du XX^e siècle. La rosace nord, avec au centre la colombe du Saint Esprit tenant dans son bec la Sainte Ampoule, a été réalisée par le maître verrier rémois Jacques Simon (1890-1974). Au sud, les deux fenêtres animées d'oiseaux et de fleurs stylisées, en jaune et or, sont l'œuvre de l'atelier Simon-Marq (fille et gendre du précédent).

Les abbés successifs se sont employés à densifier le décorum de l'église en la dotant d'ensembles sculptés. Les tombeaux consécutifs témoignent de cette volonté constante de magnifier le sanctuaire. S'ajoutent à cela de nombreuses œuvres magistrales notamment dans les deux bras du transept, la mise au Tombeau (1531) qui a été transférée de l'ancienne commanderie du Temple de Reims, la Mater Dolorosa (1542) ou encore les Trois Baptêmes (1610). De la même époque date le Christ de Pitié provenant de l'ancienne église Saint-Hilaire. Autre élément remarquable, l'ensemble sculpté et peint comprenant le Christ habillé entouré de la Vierge et de saint Jean (XIV^e).

Ce rapide inventaire ne saurait omettre le pavement de Saint-Nicaise, récupéré de l'ancienne abbatale détruite à la révolution. Datant du XIV^e siècle, il témoigne d'une grande finesse.

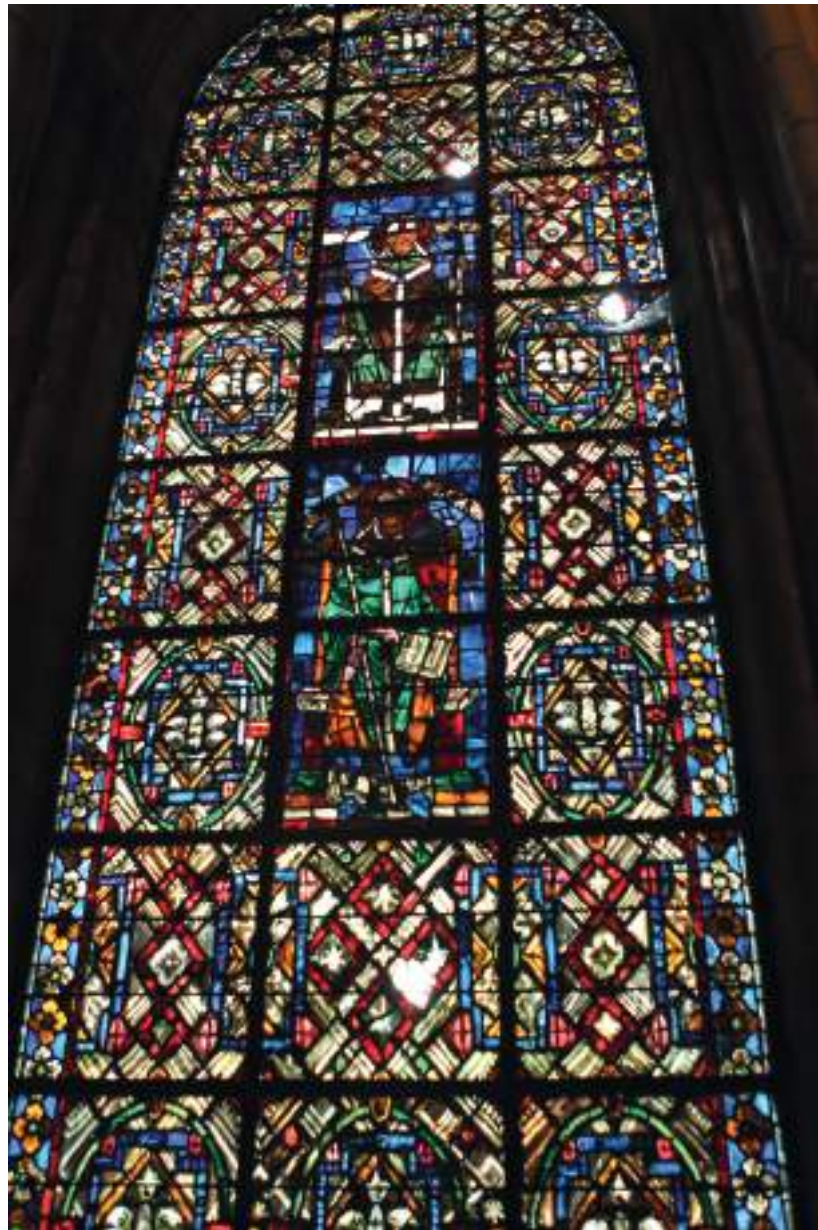
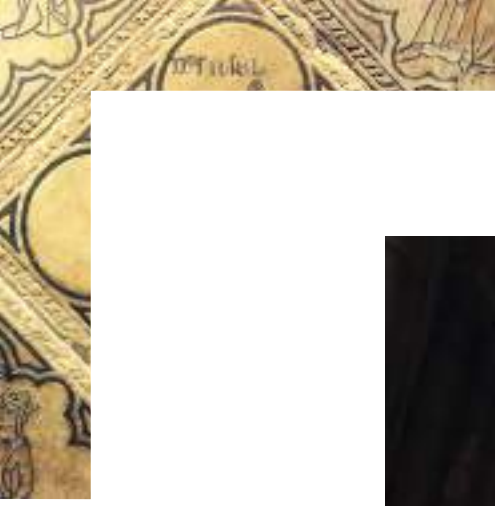


Figure 31 – Vitrail composite présentant au milieu saint Remi et saint Nicolas réemployés au milieu d'un décor géométrique – photo TD



Figure 32 – Détail du pavement de Saint-Nicaise (début XIV^e) – photo TD



Figure 33 – Mise au Tombeau (Saint Sépulcre) – 1531, provenant de la commanderie du Temple détruite en 1792.

7 ÉPREUVE ET RECONSTRUCTION (1914-1931-1958)

1914-1918, les années terribles



Figures 34 et 35 – Cartes postales représentant la basilique avant et après 1915 – coll. TD

Durant la Grande Guerre, Reims subit le martyre qui choque le monde entier. La basilique n'est pas épargnée. Dès les premiers jours du conflit, Reims est occupée par l'ennemi. Le front s'établira ensuite aux limites nord et est de la ville. Les troupes françaises hébergent les blessés et prisonniers allemands dans l'hôpital (l'ancienne abbaye) et dans l'édifice religieux. La pratique de réquisitionner les lieux de culte pour installer des lits de fortune est courante en temps de guerre.

En 1916, les chapelles absidiales sont détruites. En 1918, un projectile incendiaire met le feu à la charpente, les voûtes en bois de la nef construites au XIX^e par Narcisse Brunette sont irrémédiablement perdues. Les dévastations s'intensifient ensuite, ravageant en partie la tribune nord, le grand orgue, l'orgue de chœur. À la fin du conflit dévastateur, les intempéries et l'absence de contre-poussées font s'effondrer la tribune sud de la nef.

La reconstruction, une période longue et délicate

Dans l'immédiat après-guerre, à l'été 1919, les prisonniers allemands sont réquisitionnés pour déblayer les ruines et effectuer les premiers travaux de colmatage. Le culte reprend sporadiquement dans les bas-côtés nord moins touchés. À partir de 1921, on remonte avec les pierres réemployées les murs méridionaux. Pierre par pierre, la reconstruction demande patience et courage. Henri Deneux (1874-1969), architecte rémois, est missionné par la Mairie et les Monuments Nationaux pour reconstruire les monuments religieux de la ville. Ses recherches sur les techniques de mise en œuvre médiévale et l'adaptation de la méthode de construction de charpente de Philibert Delorme permettent d'alléger la structure et de réduire le temps de travaux.

La fin de la restauration

La nef est inaugurée le 4 octobre 1931. La campagne de restauration est cependant loin d'être terminée après la conduite des opérations de Deneux qui achève son chantier en 1938, alors que les moyens se réduisent. Deneux laisse d'innombrables croquis, documents et photographies sur les travaux de la cathédrale, de la basilique et de l'église Saint-Jacques.

La Seconde Guerre mondiale interrompt le chantier. Il faudra attendre le 12 octobre 1958 pour que la basilique soit rendue définitivement et intégralement au culte.



Figure 36 – Reconstruction de la nef (années 1920) © Ministère de la Culture - Médiathèque de l'architecture du patrimoine. (diffusion RMN)

8 À LA SUITE DE SAINT REMI AU SERVICE DES HOMMES DE LEUR TEMPS



Figure 37 – Hincmar (vitrail) – photo TD



Figure 38 – Sylvestre II à la droite de l'empereur Otton III © The Yorck Project (2002) 10.000 Meisterwerke der Malerei (DVD-ROM), distributed by DIRECTMEDIA

Hincmar (806 env. -882)

Issu d'une grande famille carolingienne, le moine bénédictin Hincmar est appelé par Louis le Pieux en 832 à la cour impériale. En 845, le roi Charles le Chauve lui confie l'archevêché de Reims, siège qu'il occupera jusqu'à sa mort, survenue alors qu'il fuyait devant les Normands avec les reliques de saint Remi. Elles reviendront à la cathédrale sous l'épiscopat de Foulques, son successeur. C'est l'archevêque Hervé qui les a rendues à l'abbaye, sans doute après 911, quand les Normands se seront assagis suite au traité de Saint-Clair-sur-Epte.

En ces temps troublés qui suivent le partage de l'empire de Charlemagne, Hincmar tente de protéger les biens de l'Église. Son rôle annonce la fidélité des grands prélats à la monarchie. On doit à Hincmar une réglementation précise du mariage, de la dignité de la jeune fille, condamnant les pratiques courantes de son temps comme l'inceste et le rapt. Il réforme l'Église de Reims en établissant lui-même les évêques de son ressort. Imprégné de droit romain, il met en place une justice ecclésiastique sous son contrôle. Théologien, juriste et pasteur, son influence est considérable sur la diffusion de nouvelles pratiques civilisatrices au sein de l'Église carolingienne. Il laisse une œuvre fondatrice pour l'Église et pour Reims, car il construit une deuxième cathédrale pour remplacer la mérovingienne. C'est le lieu du sacre, rituel inauguré par Pépin le Bref et auquel Hincmar ajoute l'onction du roi par un chrême (huile bénite mêlée de baume), conservé dans une ampoule (la Sainte Ampoule) qui aurait été apportée du ciel par une colombe pour le baptême de Clovis. Hincmar convainc les futurs rois de recevoir le saint chrême à leur avènement, gage de leur légitimité royale et signe du rôle prépondérant de l'archevêque rémois.

Gerbert ou Sylvestre II (945-1003)

D'origine paysanne, Gerbert d'Aurillac est éduqué à l'abbaye Saint-Géraud d'Aurillac, dans l'esprit moderniste de Cluny. Ses études et travaux portent sur les textes antiques, traduits du grec, ceux de Ptolémée en particulier, voire des écrits de provenance persane ou arabe. Il devient maître de l'École de Reims en 972 à la demande de l'archevêque de Reims Adalbéron. Il renforce l'enseignement traditionnel (Quadrivium et Trivium) avec l'introduction de la dialectique. Il aura des élèves prestigieux comme Robert le Pieux (fils d'Hugues Capet), Fulbert de Chartres, Richer... Il est ensuite au cœur des controverses philosophiques comme lors de la *disputatio* de Ravenne (981).



Puis, Gerbert revient à Reims comme secrétaire d'Adalbéron, l'archevêque de Reims. Il prend alors le parti de Hugues Capet dans son conflit contre le dernier des Carolingiens. Il joue un rôle diplomatique majeur lorsque Adalbéron Ascelin, le prélat de Laon à qui l'on doit la Théorie des Ordines, choisit le camp de Hugues Capet. En récompense, le nouveau roi nomme Gerbert comme secrétaire. Peu à peu, les derniers bastions carolingiens tombent aux mains des Capétiens. L'influence de Gerbert grandit notamment auprès du roi. À la mort d'Adalbéron de Reims, il devient archevêque de Reims en 991. Cette nomination due à Hugues Capet et contre la volonté du pape Jean XV, lui vaut d'entrer en conflit avec ce dernier. Par solidarité, les évêques de Francie se liguent contre Rome. Conciliant, Gerbert abandonne l'archevêché et rejoint l'Italie où il devient conseiller de l'impératrice Adélaïde et précepteur du futur Otton III. Éminence grise à Rome, le prestige de Gerbert est à son apogée.

En 999, mieux placé parmi les prétendants au siège papal, Gerbert est élu pape sous le nom de Sylvestre II (Sylvestre I^{er} avait été le pape de l'empereur Constantin I^{er} le Grand). Sylvestre II souhaite instaurer un empire chrétien universel, par l'union du pouvoir séculier incarné par l'empereur Otton III et du pouvoir ecclésiastique. On retient l'image d'un pape humaniste et éclairé qui fera date dans l'histoire de la christianisation occidentale.



Figure 39. Saint Bruno en prière dans le désert
— Restout Jean Bernard (1732-1797) Paris,
© Musée du Louvre

Saint Bruno (1030-1101)

Bruno est issu d'une famille de haut rang de Cologne. Il continue ses études à Reims, très réputée pour son école cathédrale (ou épiscopale). L'archevêque de Reims, Gervais de Montreuil-Bellay, le prend sous son aile, le nomme chanoine et rapidement écolâtre de l'École de Reims. Gervais meurt en 1067. Manassès, son successeur plus préoccupé par la richesse matérielle que par sa charge épiscopale nomme Bruno chancelier de l'Église de Reims en charge de l'administration diocésaine, il valide les décisions et expédie les actes. Bientôt, Bruno n'hésite pas à dénoncer les méfaits de Manassès, dont il réprovoque les méthodes et les aspirations. Bruno se voit condamné à l'exil. Après le départ de Manassès, il ne souhaite pas devenir archevêque de Reims. Suivant l'avis éclairé de Robert de Molesme qu'il a rejoint un temps en son abbaye, Bruno s'exile en 1084 dans un massif à côté de Grenoble avec 6 compagnons. Ils construisent une église et un monastère qui deviendra la Grande Chartreuse.

Son ancien disciple devenu Pape, Urbain II, le sollicite à Rome pour ses conseils en matière de réformes à conduire. Bruno continue en Calabre puis en Sicile à fonder des prieurés. Il meurt à l'ermitage Sainte-Marie de la Tour en Calabre en 1101.



Figure 40 – Charles, cardinal de Lorraine (vers 1555), école de François Clouet, Chantilly, musée Condé.
© Musées nationaux, catalogue Joconde entrée 00000106646

Charles (cardinal de Lorraine, archevêque de Reims, 1524-1574)

Charles de Guise est sans conteste une figure religieuse importante du XVI^e siècle. Il est l'héritier d'une grande famille traditionaliste, la maison de Guise qui détient le pouvoir sur de nombreux évêchés ou abbayes « guisards ». À la démission de son oncle Jean, il est nommé archevêque de Reims à seulement treize ans. Cette élévation lui permettra de briguer des distinctions à la fois religieuses et politiques. Chancelier de l'Ordre de Saint-Michel, il devient influent dans l'entourage du roi Henri II. Élevé cardinal à la mort de son oncle, il crée l'Université de Reims recevant l'autorisation par bulle papale en 1548. Alors, avec véhémence, il s'oppose au calvinisme. Son mécénat s'étend vers les imprimeurs qu'il accueille à Reims à partir de 1550. Puis, rival de Catherine de Médicis, il participe à l'avènement au trône de François II en 1559 et obtient la gestion des finances du royaume. Après l'assassinat de son frère François (1563), il prend la tête de la famille de Guise. Craignant alors l'escalade de la violence, la reine mère demande que la paix s'établisse entre le clan de Guise et l'amiral de Coligny.

En 1572, le cardinal part en conclave pour élire un nouveau pape. En son absence survient le massacre de la Saint-Barthélemy (5 septembre 1572). Il meurt le 26 décembre 1574, à l'âge de 50 ans. Il est inhumé en la cathédrale de Reims. Prêlat humaniste de la renaissance, il aura tenté de concilier durant toute sa vie la réussite familiale et personnelle, le service du roi, le mécénat princier, la réforme de l'Église et celle de « son » Église, l'Église de Reims.

Nicolas Roland (1642-1678)

Élève au Collège des Jésuites de Reims, Nicolas Roland se destine très tôt à la prêtrise. À Paris, à l'époque de la Fronde, il continue ses études de philosophie et de théologie. Il suit les enseignements à Rouen d'Antoine de la Haye dans une complète pauvreté. En 1672, il rencontre Jean-Baptiste de la Salle avec lequel il se lie d'amitié. Ils s'encouragent mutuellement dans leur œuvre respective. Il s'emploie dans l'essor de congrégation des Sœurs de l'Enfant Jésus, en faveur des nécessiteux. Prédicateur du peuple, il parcourt inlassablement les diocèses avec éloquence, car, dit-il, « *parler simple c'est parler à tous* ».

Épuisé, il meurt de congestion cérébrale le 27 avril 1678 à l'âge de 36 ans. Il est béatifié par Jean-Paul II en 1994. Chanoine théologal, Nicolas Roland a été un instigateur infatigable de la formation chrétienne des enfants et un précurseur de l'œuvre de Jean-Baptiste de la Salle.



Figure 41 – Nicolas Roland.
Source : CC BY-SA 3.0 Garitan



Figure 42 — Saint-Jean-Baptiste de la Salle (source : domaine public)

Saint Jean-Baptiste de la Salle (1651-1719)

Né à Reims dans une famille bourgeoise d'origine béarnaise, Jean-Baptiste de la Salle est appelé très jeune à la prêtrise : il devient chanoine de la cathédrale à l'âge de 16 ans. À la mort de ses parents, ses responsabilités familiales le font hésiter à poursuivre jusqu'au sacerdoce. Ce qu'il fera quelques années plus tard, sous la direction de Nicolas Roland, son guide spirituel. Il est ordonné prêtre à 27 ans. À partir de 1679, il aide Adrien Nyel à la création d'écoles gratuites de garçons.

Afin d'éduquer les jeunes filles et garçons, il fonde une congrégation : les Frères des Écoles chrétiennes. Pour s'y consacrer, en 1682, alors que la famine sévit en France, il renonce à sa charge de chanoine qui lui assurait pourtant des ressources et distribue aux pauvres sa part d'héritage. Jean-Baptiste de la Salle entend partager la pauvreté de ses frères. Malgré les procès que lui font les maîtres d'école pour concurrence illicite et malgré les contradictions à l'intérieur même de son Ordre, Jean-Baptiste de la Salle poursuit son œuvre.

Inventant une spiritualité et une pédagogie nouvelles, de la Salle fait progresser l'apprentissage de la lecture, non sur le latin, mais sur le français. Après un vain procès, de viles condamnations et d'odieuses calomnies, il est rappelé par les Frères de Paris en 1714 pour reprendre la direction de la Société des Frères. À son décès en 1719, il laisse de nombreux écrits pédagogiques et spirituels. Le Pape Pie XII l'a déclaré « *patron de tous les éducateurs chrétiens* ». Son œuvre s'étend à travers le monde et rayonne au travers des Lasalliens.



Figure 43 — Statue de la Vierge Notre-Dame de l'Usine et de l'Atelier © Basilique Saint-Remi

Cardinal Benoît-Marie Langénieux (1824-1905)

Né en 1824 à Villefranche-sur-Saône, le cardinal Langénieux est ordonné prêtre en 1850 à Paris, nommé évêque de Tarbes en 1873, puis archevêque de Reims en 1874. Il est élevé au cardinalat en 1886 avec le titre presbytéral de cardinal-prêtre de Saint Jean de la Porte Latine. Il crée dans sa ville les premières écoles libres de quartier, des patronages, des cercles catholiques et des orphelinats. Il est proche d'Albert de Mun, initiateur du catholicisme social, et de Léon Harmel, partisan de la doctrine sociale de l'église, mais surtout de Léon XIII. Il est le fondateur de l'archiconfrérie de Notre-Dame de l'Usine et de l'Atelier, à qui il dédie une statue de la vierge, visible dans une chapelle de la basilique. On lui a donné le nom de Cardinal des ouvriers.

En 1896, il célèbre le quatorzième centenaire du baptême de Clovis. La basilique Saint-Clotilde de Reims reste le témoin de ce centenaire. Il avait auparavant, en 1876, mis à l'étude le projet de la statue d'Urbain II, pape des croisades, à Châtillon-sur-Marne. Il facilitera en outre la construction de nombreuses églises dans son diocèse.



Saint Jean-Paul II (1920-2005)

Premier pape slave, polonais, Karol Józef Wojtyła s'oppose à l'idéologie communiste, comme il l'avait déjà fait dans sa jeunesse contre le nazisme. Par son action, il contribue à la chute du bloc de l'Est et à la promotion des droits de l'homme. Il favorise le dialogue entre les religions. Homme de prière et homme d'action, il est considéré comme le pape d'une nouvelle ère, allant au devant des foules avec énergie et les marquant par sa vie. Globe-trotter infatigable et personnalité éminemment charismatique, Jean-Paul II n'a eu de cesse d'être à la rencontre des fidèles à travers le monde avec à chaque fois la présence de centaines de milliers de personnes.

Son œuvre spirituelle est marquée par la Théologie du corps, renouvelant la longue tradition de l'Église. Il a promulgué le Catéchisme de l'Église catholique, à la lumière de la Tradition, interprétée avec autorité par le Concile Vatican II. Il a également réformé le Code de droit canonique latin et oriental, créé de nouvelles institutions et réorganisé la Curie romaine. Jean-Paul II vient en pèlerinage à Reims en 1996 pour le 1500^e anniversaire du Baptême de Clovis. Atteint de la maladie de Parkinson, il meurt le 2 avril 2005 après 26 années de pontificat (le troisième le plus long de l'histoire). Il est béatifié en 2011 par Benoît XVI son successeur, puis canonisé en 2014 par François.



Figure 44 – Jean-Paul II en la Basilique Saint-Remi en 1996.
© Jean-Michel Mazerolle – CIRIC

9 LE TOMBEAU DE REMI LE SAINT DES SAINTS DE LA BASILIQUE



Figure 45 – Vue du chœur avec le Tombeau dessiné comme une châsse immense – photo TD



Figure 46 – Sous le voûtement du chœur – photo TD



Figure 47 – Détail du groupe de statues en pied du Baptême de Clovis, le roi agenouillé reçoit l'onction de l'évêque Remi – photo TD

Les tombeaux

Cinq tombeaux ont été érigés en l'honneur de Saint Remi au cœur de son sanctuaire. Le premier a été édifié par Hincmar au IX^e, le second par Hérimar au XI^e, le troisième par l'abbé de Lenoncourt au XVI^e, le quatrième de Ludinart de Vauzelles en 1802 et le cinquième de Mgr Gousset en 1847 qui n'est autre que la reprise du premier étage de celui du XVI^e. Ainsi, le tombeau repris en 1847 avait été érigé entre 1533 et 1537, il fut en partie détruit par les révolutionnaires. On renoue ainsi avec l'architecture Renaissance et en réemployant les sculptures initiales attribuées à Pierre Jacques, rescapées du massacre. Seul le haut du monument n'a pas été reconstitué.

Les sculptures

Les sculptures représentent les Pairs de France, 12 personnages sur les faces nord et sud portant les attributs à remettre au roi lors de son sacre, épée, couronne, sceptre, anneau. Sur la face sud, les six Pairs ecclésiastiques avec de gauche à droite, l'évêque de Noyon portant le baudrier, l'évêque de Châlons tenant l'anneau royal, celui de Beauvais avec la cotte d'armes, celui de Langres le sceptre royal et la main de justice, l'évêque de Laon la Sainte Ampoule, l'archevêque de Reims sacrant le roi porte la croix archiépiscopale. Du côté nord, on retrouve les six Pairs laïcs : le duc de Bourgogne avec la couronne, le duc de Guyenne avec l'étendard, le duc de Normandie porte l'oriflamme, celui de Toulouse les éperons, celui de Flandre l'épée, et le comte de Champagne la bannière royale.

A l'arrière du tombeau, face à la chapelle axiale, un groupe de sculptures datant du XIX^e siècle représente le Baptême de Clovis qui, agenouillé, reçoit l'onction. Une colombe, au-dessus, apporte la fiole du baume mélangé au Saint Chrême.

La châsse

La châsse reliquaire de Saint Remi est exposée chaque année début octobre pendant une neuvaine traditionnellement propre à l'archidiocèse de Reims et à la mi-janvier pour la fête de saint Remi. Elle a été réalisée en 1896 par les orfèvres Charles Wéry, Émile Wéry et le peintre Théophile Soyer. Une série d'émaux peints sur cuivre garnit les flancs de l'étage supérieur. Les émaux sont d'une grande beauté (la bataille de Tolbiac et le baptême de Clovis notamment) et s'inspirent de ceux de l'ancienne châsse réalisés en 1663 par Jacques Laudin. Le musée Saint-Remi conserve deux anciennes châsses. L'une de 1824 qui fut mise en dépôt dans la tribune sud de Saint-Remi et a été remplacée par la châsse actuelle en 1896, l'autre de 1803 est conservée dans la salle capitulaire du musée.



Figure 48 – La châsse de 1896 – photo TD



Figure 49 – La châsse de 1803. Musée Saint-Remi – photo TD



Figure 50 – La châsse de 1824. Musée Saint-Remi – photo TD

10

LES VITRAUX DE LA BASILIQUE (DU XII^E AU XX^E SIÈCLES)



Figure 1 – Vitrail de la Crucifixion :
la Vierge Marie (vers 1180)
– photo Jean Diblik



Figure 2 – Vitrail de Jacques Simon
– photo Jean Diblik

Les vitraux de la basilique Saint-Remi, ancienne église abbatiale classée aux Monuments Historiques en 1840 et inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco en 1991, constituent un ensemble exceptionnel caractérisé par l'ancienneté, les restaurations et les créations.

Le chœur

Les vitraux ont été initialement réalisés sous Pierre de Celle (abbé de 1162 à 1181), remplacés au XVIII^{ème} par des vitres claires (gain de lumière), puis remplacés une première fois dans la seconde partie du XIX^{ème} et ensuite à partir de 1928 après les destructions de la Grande Guerre. De 1953 à 1992, ils ont été restaurés par l'atelier de verriers Simon-Marq.

Dans les fenêtres hautes, se trouvent 33 lancettes regroupant dans la partie haute des prophètes et des apôtres encadrant la Vierge Marie. Tous ont un livre dans leur main gauche, avec une organisation très équilibrée : la Vierge au centre et, de chaque côté, 6 apôtres, 2 évangélistes, 8 prophètes.

Dans la partie basse, autour de saint Remi, figure le cortège des évêques depuis l'origine jusqu'à Henri de France. Tous tiennent une crosse courte, sont vêtus d'une chasuble souple et portent une mitre.

Dans les tribunes, est représentée la cour céleste, c'est-à-dire des figures qui évoquent principalement les précurseurs du Christ -les rois de Juda- et quelques saints. Au centre est située la Crucifixion ou Calvaire (vers 1180). Une restauration est intervenue à partir de 1980.

La chapelle axiale

Ses vitraux sont l'œuvre de Charles Marq, réalisée de 1976 à 1981. Ils sont composés de lignes géométriques avec des effets de perspective. On a pu utiliser à leur égard l'expression « d'architecture dans l'architecture » ou de « forêt translucide », traduisant une recherche expressive de la lumière grâce à l'utilisation des sels d'argent.

La nef

Les verrières, d'origine romane, ont été modifiées au XII^{ème} puis entre 1850 et 1870, pour être ensuite définitivement remontés à compter de 1931. Elles représentent 12 figures royales, 7 prophètes, 1 apôtre et 1 évêque.



Le transept

Au nord, dans une rose percée en 1602 à la demande de l'évêque Philippe Dubec, apparaît une œuvre de Jacques Simon, datant de 1958, consacrée aux « dons du Saint Esprit » (selon Isaïe 11.2, la sagesse, la crainte, l'intelligence...) qui entourent une colombe tenant la Sainte Ampoule.

Au sud, sur la façade de Robert de Lenoncourt, on peut voir une création de l'atelier Simon-Marq, dans une gamme de jaunes et de bleus, avec des oiseaux stylisés dont certains tiennent l'ampoule dans leur bec et, dans le tympan, des fleurs de lys sur fond bleu.

Le revers de la façade occidentale

Le peintre, cartonnier et verrier, Louis Charles Auguste Steinhel (1814-1885) réalise l'ensembles des vitraux après 1843, notamment à la suite de deux incendies (1774 et 1793). Ils seront totalement nettoyés en 2015 et sont consacrés à la vie de saint Remi. La rose centrale comporte 16 saints et, au centre, un Christ rédempteur.

Le sens des vitraux

Au XII^{ème} siècle, les vitraux ont un rôle à la fois spirituel et politique. Il y a des interactions entre l'architecture (élévation) et le vitrail (personnages) afin de constituer une symbolique. C'est ainsi que sont évoqués :

- les précurseurs du Christ et l'ancienne Alliance (chœur),
- le Royaume céleste et l'Église du Christ,
- la royauté et le sacerdoce.



Figure 3 — Repas de Saint Remi à Cernay (l'eau changée en vin) — photo Jean Diblik



Figure 4 — Ne serait-ce pas Saint Paul, citoyen romain et juif, qui se convertit sur le chemin de Damas ? C'est une interprétation plausible mais rien ne peut l'affirmer — photo Jean Diblik



Figure 5 — La rose centrale de la nef — photo Jean Diblik



Figure 6 — Fenêtres basses des chapelles de Saint-Remi — photo Jean Diblik